

Institut de France
Séance publique annuelle
des cinq Académies
du samedi 24 oct. 1936
(Institut 1936-19)

LÉGENDE DE ROLAND

AU XIV^E SIÈCLE

PAR

M. MARIO ROQUES

DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Voulez-vous entendre des contes ? Ils parlent de Roland, le neveu de l'empereur Charlemagne, le compagnon d'Olivier, le combattant de Roncevaux. La matière n'est pas neuve : je l'ai tirée, pour bonne part, d'un vieux registre de notaire de l'époque où régnait en France le malheureux Charles VI.

Sur des cahiers de papier italien, maître Rostan Bonnet, notaire à Apt-en-Provence, a copié d'abord, non sans erreurs, deux petits poèmes anonymes, en langue provençale, qui ont Roland pour principal héros ; à la suite, il a transcrit des actes passés en son étude en l'an 1398.

Plus anciens peut-être d'un demi-siècle, ces poèmes sont, par malheur, incomplets, tous les deux, de quelques feuillets détachés et perdus. Ils avaient d'ailleurs été

composés pour un public qui connaissait les chansons ou les romans de Charlemagne et de ses douze pairs, et pouvait, mieux que nous, se contenter de brèves allusions à ces récits. Mais notre moyen âge a si largement fourni de matière les écrivains des pays les plus divers que j'ai trouvé sans peine, en allemand, italien ou scandinave, sinon en français, de quoi combler les lacunes et éclairer les allusions ; et voici quelques-uns des contes qu'en Provence, comme ailleurs, on disait de Roland vers le milieu du XIV^e siècle.

*
*
*

La longue guerre de Charlemagne contre les Sarrasins touchait à son terme ; déjà, l'armée des Chrétiens était campée à Roncevaux, tout près des « ports » de la montagne par où elle rentrerait en France. Roland était revenu auprès de l'Empereur : il l'avait, en effet, abandonné un temps ; la vieille *Chanson de Roland*, toute tournée vers le drame de Roncevaux, n'en dit rien, mais des conteurs ont dû s'étonner que Roland, l'ardent, l'impétueux, ait pu si longtemps demeurer à combattre sans cesse le même ennemi, et que cet ennemi ait pu si constamment résister à ses coups ; ils ont voulu savoir comment Roland avait occupé ces années : ils ont trouvé d'abord ceci.

Un jour, aux premiers temps de l'expédition, Roland fait acte de grave indiscipline : sans ordre de l'Empereur, son oncle, il se permet de prendre une ville d'assaut ; Charlemagne, irrité, le frappe de son gant au visage ; Roland quitte l'armée. Certains prétendent savoir où il était allé, et ce qu'il avait fait, et nous racontent de merveilleuses aventures en des terres païennes ; notre

poète provençal ne nous en dit pas tant et nous laisse penser seulement que Roland était allé en Orient, pays de toute science et des puissances mystérieuses, car il est revenu, enfant prodigue tendrement accueilli, non pas plus sage peut-être, ni plus fort, mais nanti de précieux secrets.

Il a appris ainsi que sa fin est prochaine : sa mort suivra de peu la prise de la ville que Charlemagne assiège vainement en l'absence de son neveu, et que l'aide de celui-ci lui permettra seule de réduire. Cependant, apaisé, Roland est revenu apporter à son empereur, à la fois, la victoire et sa vie : la simple beauté de ce sacrifice ne va pas, pour nous, sans mélancolie.

* *

Charlemagne connaît le bref destin de son neveu : c'est le « follet » qui lui a annoncé la mort prochaine de Roland.

Nous savons bien encore ce que c'est qu'un « follet ».

Chaque fadette a son fadet,
Chaque follette a son follet,

chantait la petite Fadette. Un « follet », c'est un démon de l'espèce la plus recommandable, un lutin, un démon familier, presque familial. « Il est, dit La Fontaine,

Il est, au Mogol, des follets
Qui font office de valets. »

Sans avoir été, pour cela, jusqu'au « Mogol », Roland, de son escapade orientale, avait ramené un « follet ».

Un poème italien, un peu plus récent peut-être que nos poèmes provençaux, prétend que Roland avait ramené bien mieux qu'un unique « follet » : le « Soudan » lui avait fait le don d'un merveilleux livre de magie,

grâce auquel, non sans quelque inquiétude, et en se recommandant à Dieu, — ce qui est d'un éclectisme audacieux, — Roland évoquait des milliers de démons, petits et grands ; il choisissait ensuite, parmi eux, celui qui lui paraissait le plus propre à l'office qu'il en attendait. Mais les conteurs italiens ne sont pas tous d'accord : il a semblé à certains que même un seul « follet » suffisait à donner à l'histoire de Roland un parfum de roussi. L'un d'eux a cru faire merveille en dépouillant de son rôle l'inoffensif lutin : il tient que c'est l'ange Gabriel lui-même qui s'était, un beau jour, attaché à la personne de Roland, et devait, jusqu'à la mort du baron, demeurer constamment près de lui, « au-dessus de son épaule droite », comme si c'était là fonction bien séante au glorieux archange de l'Annonce faite à Marie.

Vous pensez que, dans sa familiarité quotidienne avec Roland, le « follet » n'avait pas borné ses services à dévoiler à l'Empereur la funeste destinée de son neveu, et nous savons de lui une autre merveille.

Si Roland avait pu trouver un peu traînante l'expédition de Charlemagne, qu'avaient pensé les peuples de l'Empire, et par exemple les Français, d'une si longue absence de leur souverain ?

Et l'Impératrice, demeurée sans époux ? Sans doute, celle-ci était parée de toutes les vertus et de toutes les sagesse, encore qu'elle eût un jour assez malicieusement raillé son empereur et seigneur sur une question de toilette et de prestance, ce qui entraîna un lointain voyage de Charlemagne et de ses pairs, et de graves et glorieuses conséquences jusqu'à la seconde génération, — mais ne mêlons pas nos histoires. Sans doute, aussi, l'Arioste n'avait pas encore impudemment révélé la conduite un peu vive

de la femme de Joconde dès le départ de son charmant époux, mais tout le monde savait que le roi Salomon, dans toute sa gloire, n'avait pas évité que sa femme fit parler d'elle.

Il fallait la lumière sur ces deux points : elle a été faite.

Dès le dernier quart du XIII^e siècle, le chroniqueur autrichien Jansen Enikel nous renseigne, et les Italiens du XIV^e siècle achèvent de nous dire ce qui n'est pas dans les poèmes d'Apt.

Tandis que Charlemagne attaquait inlassablement des villes sarrazines, sa femme était restée irréprochable, mais les seigneurs à qui il avait laissé la garde de l'Empire trahissaient sa confiance ; les choses en étaient venues au point que l'un d'eux allait épouser de force l'Impératrice et se saisir du trône : on était exactement à la veille du mariage. L'Empereur ignorait tout ; et, renseigné, qu'eût-il pu faire en un si court délai, à deux cents lieues de loin ?

Le « follet » veillait : il avise Roland, et celui-ci Charlemagne. Enikel prétend encore que ce fut un ange qui avertit l'Empereur, — il ne parle pas de Roland, et met la scène en Hongrie, — et l'ange aurait établi des relais de chevaux si rapides que Charles put regagner Aix-la-Chapelle en trois jours. Encore disposait-il de trois jours, et non d'un seul comme dans notre conte, et je soupçonne le chroniqueur d'avoir tenté de rapprocher une vérité inquiétante des proportions moyennes de l'histoire banale.

Notre « follet » n'avait cure de chevaux : il se fit fort, en une nuit, de transporter l'Empereur à Paris ; et, médiocrement rassuré sur la fin de cette traversée — mais que faire ? — Charles s'éleva dans les airs sur les épaules du lutin bienfaisant. On prend de la hauteur ; du regard, l'Empereur embrasse les pays et les provinces ; il distingue

les villes : voici Montpellier, Bordeaux et Avignon, au petit jour Paris, et, tandis que le lutin descend peu à peu pour atterrir, les cloches de Saint-Denis sonnent l'office du matin : « Dieu soit loué, s'écrie Charles, et le grand saint Denis ! » A ce moment, il heurte fort rudement le sol : il avait oublié la promesse faite, lors du départ, de ne pas parler religion pendant le trajet, et le « follet », atteint dans sa dignité de démon, avait trop vivement expulsé de son bord l'enthousiaste passager. Tout s'arrange : l'Empereur ne dénoncera pas à Roland le manquement professionnel du susceptible lutin, et, au plus vite, en frottant sa jambe gauche un peu froissée, il va délivrer, nouvel Ulysse, sa noble épouse des exigences du prétendant, et mettre ordre aux affaires de l'Empire.

Tel est ce conte du « follet » de Roland, avec sa fantaisie, présage de vérités futures, et son sourire, qui humanise la grandeur des héros sans la ternir.

* * *

L'Émir des Sarrazins, Marsile, est enfermé dans la seule ville qui lui reste, si forte que les Chrétiens n'ont pu s'en emparer, et pleine de ses troupes. Avec lui est Braslimonde, la Reine, merveilleusement belle. De Roland, elle connaît la valeur et le renom ; c'en est assez pour qu'il occupe sa pensée, au moins d'une admiration que les chevaliers sarrazins peuvent juger indiscrete : s'ils jouent avec la Reine aux échecs, distraction favorite des seigneurs de ce temps, ils entendent Braslimonde, plus savante que tous à ce noble jeu, leur dire en souriant : « Je vous fais mat, ...pour l'amour de Roland. »

Un jour, elle a envoyé à Roland son gant : gage de son admiration ? appel ? défi ? tout cela ensemble peut-être ?

l'on ne sait. Le poème du manuscrit d'Apt, qui seul nous conte cette histoire, le disait-il en un des feuillets disparus ? Mais le poète savait-il, mieux que nous, les pensées d'une reine pour un magnifique ennemi ? En son palais, depuis dix jours, Braslimonde attend.

Pour répondre à son message, Roland a imaginé d'entrer lui-même dans la ville si bien gardée, non par ruse, mais au grand jour, en combattant. Il s'ouvre de cette entreprise folle à Olivier, qui, malgré sa sagesse, l'approuve et l'accompagnera, sans doute pour l'aider dans un péril certain. Non sans peine, ils arrachent à Charlemagne un consentement désolé, et les voilà partis, seuls tous deux, à travers les montagnes. En vue de la ville, Roland prie Olivier de lui accorder ce qu'il lui demandera, — on appellera cela, plus tard, une « discrétion » ; la coutume en paraît fréquente au moyen-âge ; — Olivier s'engage, et Roland lui impose alors de l'attendre hors de la ville, tandis qu'il y pénétrera seul. Ce n'est pas, sans doute, que Roland ait soudain scrupule à entraîner son compagnon dans des dangers prévus ; c'est plutôt satisfaction de point d'honneur à tenter seul une entreprise à laquelle il a été appelé seul. Mais Olivier n'est pas de ces seconds qui se contentent volontiers du rôle de témoin. Son honneur, à lui, est de rester compagnon de Roland même dans ses folies ; il supplie : « Ne me laissez pas en arrière, compagnon ; ce serait grand'honte pour moi » ; puis, il s'irrite : « Plaise à Dieu le père que Marsile vous prenne ! » En vain : Roland se lance à travers les jardins qui entourent la ville sarrazine ; aux barrières, aux portes, au long des voies, il s'ouvre, à travers les postes de garde et les troupes accourues, un chemin sanglant jusqu'à la haute esplanade devant le palais de Braslimonde.

Par les fenêtres niellées d'argent, la Reine a vu, dans la plaine, chevaucher le comte Roland ; elle l'a reconnu à l'enseigne de sa lance ; d'un cœur joyeux, elle a suivi son élan de victoire ; par deux fois, elle s'est prise à dire : « Que Mahomet le garde ! » Et voilà qu'il approche du palais. Alors, sur ses vêtements de soie précieuse, elle agrafe, par deux anneaux, bijoux inestimables, un splendide manteau ; elle monte sur un palefroi de féerie, tout pommelé de gris, de violet et de vert ; la selle est d'ivoire incrusté d'argent, et le tapis de soie brodée ; le mors est d'or, et les rênes d'argent, des topazes les ornent avec des escarboucles ; sur le poitrail, au long de fils d'argent, mille clochettes d'or vont et viennent avec une merveilleuse harmonie. Ainsi Braslimonde s'avance vers Roland. Elle le salue, au nom du Créateur ; et le Chrétien lui a répondu : « Dieu vous sauve, Madame ! » De sa main agant brodé d'or, elle touche la bride du destrier : « Vous êtes mon prisonnier, vous ne partirez plus ! » ; et le chevalier a dit : « J'y consens. » Braslimonde se ressaisit : « Allez vous-en, seigneur, pour votre salut ! Je n'aurais pas osé croire à votre venue ; pour votre salut, seigneur, allez vous-en ! » Elle détache son manteau et le jette sur l'arçon de la selle de Roland : « Prenez-le, seigneur, pour l'amour de moi ; ainsi, l'Empereur saura votre prouesse. » Et comme, à la tête des troupes sarrazines, on voit Marsile approcher : « Épargnez-le, seigneur, puisqu'il est mon mari. — Pour l'amour de vous », dit Roland.

Ce fut l'unique rencontre de Braslimonde et de Roland, toute pénétrée de courtoisie respectueuse, d'élégante prouesse et, peut-être, de trouble. Il n'est pas indifférent que cette aventure, d'une grâce délicate, ait été contée chez nous au XIV^e siècle.

Je ne vous dirai pas quels prodiges de courage et de force frayent à Roland sa route jusqu'aux portes fermées ; sachez seulement que Durandal, en quelques coups de taille, tranche barres et verrous. Mais tous les Sarrazins continuent leur poursuite en dehors de la ville, et Roland, harcelé, épuisé, hors d'haleine, est près de succomber. Il court jusqu'à Olivier, demeuré immobile, la honte au cœur ; il lui dit son succès, lui montre le manteau, il avoue sa fatigue, il demande secours. Olivier, dédaigneux, refuse : « Il ne fallait pas me laisser en arrière ainsi, comme un lâche. » Roland rentre dans la bataille : il est à bout ; un Sarrazin le désarçonne, et prend son destrier et le manteau royal. Alors, Olivier charge ; il reprend le cheval, et le rend à Roland : « Je ne veux pas, dit-il, que vous m'en sachiez gré ! » ; et il s'en va, toujours plein de colère. Mais ce repos a suffi à Roland : il a bu à une fontaine, il se délivre des païens. Au camp de Roncevaux, l'Empereur lui-même apaisera l'honneur irrité d'Olivier.



C'est le premier poème du manuscrit d'Apt qui nous a jusqu'ici fourni les thèmes de ces récits fantaisistes, plaisants ou doucement émus. Le second poème est d'un autre tour : il conte la terrible bataille où, dans la plaine de Roncevaux, Roland périt avec ses compagnons. Ici, la *Chanson de Roland* avait fixé, dans ses traits essentiels et dans nombre de détails, une tradition qu'on pourrait croire immuable. Pourtant, les conteurs du XIV^e siècle savent bien des choses qu'ignorait le vieux poète, et je ne pourrais pas vous les dire toutes.

Ils savent qu'un jeune chevalier, Galien, né des amours

d'un soir d'Olivier et d'une païenne, au cours de ce lointain voyage qui suivit une raillerie de l'Impératrice, est venu jusqu'à Roncevaux pour y trouver Olivier, son père, blessé à mort, et, dans la même journée, le venger et mourir.

Ils savent que ce ne fut pas le son du cor de Roland qui ramena l'Empereur à Roncevaux. Et cependant, Olivier a décidé Roland à cet appel tardif : une première fois, Roland avait répondu : « A Dieu ne plaise que je sonne pour des païens comme un chasseur pour un sanglier » ; une autre fois, Olivier a prononcé le nom de la belle Aude, sa sœur, fiancée de Roland, et le cœur orgueilleux du baron s'est adouci ; sur sa lèvre, le cor a sonné de telle force que les oiseaux du ciel touchés par ce souffle puissant sont tombés morts. Mais les ruses et les mensonges de Ganelon ont encore retenu Charlemagne. Roland gît à terre, mourant ; seul de tous les Chrétiens, Gandelbuon, roi de Frise, ventre ouvert, crâne fendu, encore prêt à combattre, parcourt le champ de bataille en appelant les douze pairs. Roland demande à Gandelbuon d'aller dire à l'Empereur la fin de ses barons, le prier de les ensevelir, lui remettre la garde d'Aude. Sur son cheval blessé, à petits pas, Gandelbuon prend le rude chemin ; le destrier ne peut plus avancer ; avec l'herbe verte du champ, le chevalier ferme les plaies de sa monture : « Ah ! bon cheval, n'irez-vous pas plus loin ? » A genoux, il supplie Dieu de le laisser vivre assez pour obéir à la prière de Roland. A petits pas, il passe la montagne, dit son message et meurt.

Nos conteurs savent aussi que Charlemagne seul put ôter, du poing de Roland mort, la noble Durandal qu'il lui avait donnée ; il la fit un instant miroiter au soleil : « Ah ! Durandal, bonne épée, nul si vaillant ne vous pourrait avoir », et il la jette en un grand lac profond : nul ne la vit depuis, petit ni grand.

Ils savent comment, de son cœur déchiré, l'Empereur laissa échapper le terrible secret de la naissance de Roland : « Beau neveu, né de mon grand péché, vous que j'eus de ma sœur, mon neveu et mon fils » ; étrange histoire déjà passée au XIII^e siècle des chansons françaises à la *saga* scandinave.

Ou bien comment mourut la belle Aude, non pas d'un seul instant, en apprenant la mort de son fiancé, ainsi que dit la *Chanson de Roland*. Dans un jardin où chantent les oiseaux, à l'ombre d'un grand pin, Aude, avec ses compagnes, attend les nouvelles d'Olivier et de Roland ; sur le chemin, passe un pèlerin : « Pèlerin frère, si tu viens de Saint-Jacques, dis ce que font les pairs et le comte Roland. — Quatre jours sont passés, j'ai vu morts Olivier, et Roland, et tant d'autres ! » Cependant, l'Empereur, pour cacher son deuil, arrive avec son armée, clairons sonnants. Vain effort de tendresse : Aude veut voir les corps des deux barons ; elle salue Olivier ; elle donne à Roland son premier baiser d'épousée, s'étend à son côté et le prend en ses bras, d'une telle étreinte qu'elle se brise le cœur.

Et ceci encore. Dans toute la bataille, quand un de ses compagnons a été tué, Roland a mis pied à terre près du corps abattu ; après un bref regret funèbre, il a demandé au mort de dire à leurs compagnons déjà tombés que Roland les rejoindra quand ils seront vengés. Maintenant, à son tour, il va mourir ; il est seul ; mais, pour lui aussi, une pensée de fraternité humaine sera présente à son dernier instant. C'est un Sarrazin qui descend de cheval près de Roland, soutient un moment la tête du héros, écarte les cheveux en désordre : « Roland, fait-il, ton dieu doit t'entendre... » A ce moment, l'âme s'envole ; et le Sarrazin, en hâte, car l'armée de Charlemagne approche,

dit les paroles de bénédiction : « Roland, puisse le dieu qui créa ta vaillance sauver ton âme et la garder de tout péril ! »

* * *

Vous avez entendu des contes de Roland ; la matière n'en est pas neuve : on les contait, chez nous, il y a quelques six siècles. S'ils sont bien tels que j'ai pu les comprendre : sourire et fantaisie et rêve, générosité d'âme et courtoisie, raffinement d'honneur et sacrifice, ne voudriez-vous pas, comme moi, pouvoir dire que, chez nous, l'esprit, du moins, n'en est pas mort.
